

Djavād ḤADĪDĪ

Les Nuits persanes

Ainsi s'intitule un long recueil de poèmes composés par Armand Renaud, poète parnassien de la fin du XIX^e siècle. Nous savons que l'école parnassienne, issue de *l'art pour l'art*, et fondée sur les idées de Leconte de Lisle, ne visait qu'à restaurer l'art dans sa pureté. L'origine des sources ne lui importait guère. Elle puisait ses thèmes indifféremment dans les littératures étrangères et non plus seulement gréco-romaines. C'est ce qu'a fait Renaud. Mais ses préférences allaient plutôt à la littérature persane. Dans la préface de la deuxième édition de son livre, en 1896, il en explique ainsi les raisons:

«De toutes (les littératures orientales), c'est la forme persane qui en poésie surtout est la plus originale et la plus complète... En Perse la poésie s'épanouit avec la civilisation, et pendant plusieurs siècles de grands poètes font étinceler le beau, en lui taillant chacun une facette nouvelle...».¹

Partant de cette idée, il se met à l'école des poètes persans. Les sources qui pouvaient l'aider dans sa tâche étaient nombreuses. Le *Jardin des roses* de Sa'di avait eu plusieurs traductions depuis 1634. Le *Pind-Nameh ou le Livre des conseils* de 'Aṭṭār avait été

1- *Les Nuits persanes*, nouvelle édition, Paris, 1896, p.v.

traduit par Sylvestre de Sacy en 1819. Un autre orientaliste, Garcin de Tassy, avait traduit le *Mantic-Uttair ou le Langage des oiseaux* du même auteur, en 1859. Les six premiers tomes du *Šāhnāmeḥ* de Ferdowsi, traduits par Jules Mohl, avaient paru jusqu'en 1872. Le septième et dernier tome, posthume d'ailleurs, devait paraître en 1879. *Médjnoun et Leila de Jami* était traduit par Chézy, les *Poèmes de Menoutchehri* par Kazimirski, le *Livre de la Félicité* de «Nassir eddin Khosrow» par Fagnan, les *Quatrains de Baba Tahir Uryan* par Huart, enfin les *Quatrains de Khéyam* par Nicolas. Mais Renaud connaissait l'allemand et l'anglais aussi et pouvait s'inspirer également de Ḥāfīz, connu en Allemagne par le *Divan occidental-oriental* de Gœthe et la traduction de Hummer, et en Angleterre par celle de Jones.

Doté d'une si vaste documentation, il s'applique au travail et, après cinq ans d'étude, publie, en 1870, la première édition des *Nuits persanes*. L'ouvrage était à peine sorti que la guerre franco-allemande éclate. Renaud est aussitôt appelé au front. De retour après l'armistice, ses amis le reçoivent solennellement dans une réception offerte en son honneur. L'un d'eux chante quelques-uns de ses poèmes que Saint-Saëns, le grand compositeur du XIX^e siècle, avait mis en musique. Renaud, émerveillé, décide de compléter l'ouvrage qu'il avait laissé inachevé. Il reprend donc le travail. Mais ce n'est qu'en 1896, après une trentaine d'années, qu'il publie son recueil sous sa forme définitive.² Le titre de l'ouvrage fait ainsi allusion aux longues nuits passées dans l'intimité de Sa'di, Ḥāfīz, Ferdowsi, Mowlavi, Khayyām, 'Aṭṭār et d'autres. Mais ce sont surtout Ḥāfīz, «le voluptueux aux profondeurs mystérieuses», Roumi (Mowlavi), «l'extatique perdu dans l'inconnu céleste», et Khayyām avec ses quatrains où «l'alliance des pensées philosophiques les plus hardies et des images les plus voluptueuses produit une beauté violente»,³ qui le fascinent.

Pourtant, le cadre des *Nuits persanes* fait bien penser au *Langage des oiseaux* de 'Aṭṭār, grand poète mystique de la première moitié du 13^e siècle. Le livre s'ouvre par un chapitre

2- *Ibid.*, p.IV.

3- *Ibid.*, p.V.

intitulé «Gul et Bulbul» (rose et rossignol). Dans le *Langage des oiseaux*, la huppe, qui a une valeur symbolique chez les Persans, dirige les oiseaux qui brûlent du désir de voir leur roi nommé «*Simorg* = Trentoiseaux» et perché sur le mont «Qāf». Pour l'atteindre, ils doivent traverser sept vallées pleines de dangers de toutes sortes. La huppe, sage et sûr messager que Salomon envoya auprès de la reine de Sabā, réunit les aspirants au voyage vers «Trentoiseaux». Elle leur parle des difficultés qu'ils auront à rencontrer sur leur chemin, des maux qu'ils devront subir, des obstacles qu'il leur faudra renverser, et des humiliations qu'ils ne manqueront pas d'affronter. A l'entendre ainsi parler, un grand nombre des oiseaux déjà en route, renoncent au voyage. Chacun a ses excuses, de sorte qu'à la fin, il ne reste que «trente oiseaux» inébranlables dans leur décision de voir leur roi.

Dans les *Nuits persanes* c'est un homme «errant» et «rêveur» qui est en quête du bonheur. Il fait des efforts héroïques pour parvenir. Mais il a, lui aussi, des étapes difficiles à parcourir. La première est celle de l'amour. Jeune et enthousiaste, il ne pense qu'à aimer, suivant en cela la création entière, car tout est amour dans la nature, à commencer par la rose et le rossignol et à finir par les astres, les étoiles, le soleil et la lune. Partout c'est l'amour qui règne. Si le rossignol ne cesse de chanter, c'est qu'il est amoureux, amoureux de la rose. Mais la belle est cruelle et morose et le fait languir de désir. Elle se vante en plus de lui avoir inspiré des chants si mélodieux et touchants:

Car, adieu sa voix immortelle
Si tu le proclames vainqueur.
Et ta pourpre d'où viendra-t-elle
Sans les blessures de son cœur?⁴

بلبل از فیض گل آموخت سخن ورنه نبود این همه قول و غزل تعبیه در منقارش
(حافظ)

Le rossignol lui conseille de ne pas se vanter trop, les fleurs sont bien nombreuses dans le jardin, et il en connaît plus d'une qui répondraient volontiers à son amour:

4- *Ibid.*, p. 10.

صبحدم مرغ سحر با گل نوخاسته گفت:
 ناز کم کن که در این باغ بسی چون تو شکفت

A l'aube, le rossignol dit à la rose qui venait de se réveiller:
 Ne sois pas si coquette, il y a dans ce jardin beaucoup de fleurs qui se sont
 épanouies comme toi.
 (Hāfiz)

Objection cruelle et grave qui blesse le cœur de la rose:

گل بخندید که از راست نرنجیم ولی
 هیچ عاشق سخن تلخ به معشوق نگفت

La rose dit en souriant: oui, la vérité ne me fait pas de mal,
 Mais aucun amant n'a dit des mots si amers à son aimée.
 (Hāfiz)

Le rossignol en ressent donc des remords atroces et se remet à chanter d'un ton plus triste encore. Les oiseaux le trouvant de plus en plus affligé, se réunissent pour le consoler. Chacun lui parle à sa manière. Voici les paroles du merle:

Mieux vaudrait n'être rien comme moi
 Que d'avoir pour gosier une perle
 Et de vivre enchaîné comme toi!

Le rossignol, dont le cœur est embrasé par l'amour, lui répond en ces termes, empruntés à Hāfiz:

Mon malheur est moins grand que le tien.
 Demeurer sans amour, c'est le pire.
 Mon cœur vibre et ton cœur ne sent rien.⁵

Mais, lui aussi, il s'irrite quelquefois contre la rose qui se montre toujours indifférente et qui le laisse souffrir et mourir d'amour. Il décide alors de se venger. Une nuit, lorsque son aimée s'endort, il s'approche d'elle pour éparpiller et déchiqueter ses pétales. Mais en voyant «la belle endormie», il l'aime davantage. Il prend seulement une petite feuille du rosier et se met à chanter de nouveau,⁶ tout comme le rossignol de Hāfiz:

5- *Ibid.*, p. 15.

6- *Ibid.*, «La feuille de rose», p. 17.

بلبلی برگ گلی خوش‌رنگ در منقار داشت
وندرآن برگ و نوا خوش‌ناله‌های زارداشت

Le mal d'amour n'a pas de remède. Un vrai amant se donne, corps et âme, à son aimée, et le rossignol le sait bien. Tout ce qui se trouve dans la nature aime et souffre. C'est la loi éternelle et immuable. C'est ainsi qu'au crépuscule, la lune, devant les astres et les étoiles, lui fait ses confidences et lui dit:

بنال بلبل اگر با منت سر یاری است
که ما دو عاشق زاریم و کار ما زاری است

Soupire, ô rossignol, après ton amour, si tu prétends aimer comme moi.
Nous sommes amoureux et nous n'avons qu'à soupirer.

(Hāfiz)

N'est-ce pas que la lune suit le soleil depuis le premier jour des jours? Elle le suivra encore et toujours sans jamais se plaindre.⁷ Le rossignol aimera donc la rose et préférera mourir que de chanter sans elle, même si c'est à l'ombre du feuillage des arbres du paradis. Le paradis peut-il exister sans amour?

از سر کویش اگر سوی بهشتم می‌برند پای نهم گر در آنجا وعده دیدار نیست^۸

Il restera «ici». Sa vie est la moindre chose qu'il pourra offrir à son aimée. S'il ne cesse de chanter, ce n'est pas pour se plaindre. Lorsqu'il aura arrosé son aimée de son sang, il en sera plus heureux. L'occasion se présente. Un jour d'été, le ciel est très lourd et le soleil très chaud, si chaud que la rose, assoiffée, agonise. Mais au loin, très loin, il y a une fontaine d'eau fraîche et limpide. Le rossignol y vole à tire-d'aile. Il en prend quelques gouttes dans son bec. Il emploie ses dernières forces pour revenir. De retour, il baigne la rose qui se rafraîchit et sourit, sans savoir qui lui a rendu la vie, alors que son amant est tombé mort de soif et de fatigue.⁹

Or, de tels poèmes que des liens plus ou moins visibles

7- *Ibid.*, «Causerie avec la lune», p. 19.

8- Ce vers est attribué à Anṣārī.

9- *Les Nuits persanes*, «Les gouttes d'eau», p. 23.

rattachent aux gazals de Ḥāfiẓ et des autres poètes persans, abondent dans le recueil d'Armand Renaud. Mais dans les chapitres qui suivent la première partie, ses emprunts sont moins évidents et plus compliqués.

Il est certain que cette thématique n'était pas du goût des Français. Car des symboles comme la rose, le rossignol, la chandelle, le papillon, etc. n'ont pas le même attrait pour eux que pour les Persans. C'est ainsi que nous n'avons pas, jusqu'à présent, une traduction française exhaustive des gazals de Ḥāfiẓ qui est considéré comme le plus grand poète lyrique de la Perse. Alors que les Français connaissent Sa'di depuis bientôt quatre siècles révolus. Même des poètes qui se sont efforcés de traduire ses gazals en poésie n'y ont pas réussi. Il en est de même pour Renaud qui, dans la deuxième partie de son recueil, compose une dizaine de poèmes à la manière de Ḥāfiẓ. Mais ce n'est pas la partie la plus originale de son livre.

Il a mieux réussi dans les chapitres intitulés «Les rythmes» et «La volupté» où il s'est inspiré de Khayyām et de Jāmi surtout. Le poète, qui a déjà une certaine expérience, réfléchit sur son sort. D'où vient-il? Quel est le but de sa vie? Pourquoi doit-il souffrir? Il ne trouve pas de réponse à ces questions. Que doit-il faire? Le nihilisme total n'est pas dans son goût. Il a donc recours à Khayyām qui préconise de vivre «Au jour le jour»:

Sans course vaine en avant,
 Sans arrêt lâche en arrière,
 Mêlons nos cheveux au vent
 Qui nous roulera poussière.¹⁰

Il a cependant le cœur vide. Il lui faut aimer. Mais aimer qui? Entre temps, une jeune fille charmante fait, elle aussi, de beaux rêves dans le silence et la solitude. C'est une autre Leylā qui a les mêmes traits que celle de Jāmi à la recherche de Majnūn. Ayant un teint de lys et de rose, des dents de perles, des sourcils comme

10- *Ibid.*, p. 73. Analogie avec ce quatrain de Khayyām:

هر ذره که بر روی زمینی بوده است خورشید رخی، زهره جبینی بوده است
 گرد از رخ و آستین به آزرَم فشان کان هم رخ خوب نازنینی بوده است

un arc, des lèvres comme des rubis, une fossette au coin de la joue qui double son charme,¹¹ elle est aimée de tous. Les poètes chantent sa beauté, les joailliers lui offrent des bijoux, les jardiniers couvrent son chemin de fleurs. Mais elle murmure:

Perles, roses, vers à mes yeux
Cela ne vaudrait pas un grain d'orge.
Du bien-aimé j'aimerais mieux
Que l'étrier me broyât la gorge.¹²

Un beau jour, elle rencontre le poète dans «La vallée de l'union». Ils s'aiment éperdument, comme s'ils étaient destinés l'un à l'autre depuis l'éternité. Tout est beau à leurs yeux et ils ne changeraient pas leurs amours même contre «La couronne» des deux mondes:¹³

گل در بر و می در کف و معشوق به کام است
سلطان جهانم به چنین روز غلام است
(حافظ)

Une rose sur le sein, une coupe de vin à la main et la bien-aimée répondant à mes désirs,
Le roi du monde est mon esclave en un moment si doux.

Hélas! Ici-bas le bonheur ne dure pas longtemps. On ne peut jamais cueillir une fleur sans en toucher les épines. Une nuit, sa bien-aimée s'endort pour ne jamais se réveiller. Le poète en ressent une telle douleur que rien ne peut plus le consoler et lui rendre la joie et le désir de vivre. Mieux vaut mourir que de perdre son amour. Il part alors pour la guerre. Peut-être rejoindra-t-il son aimée. Il combat sans espoir et sans merci. Il ne tient plus à la vie. Mais ce sont ses adversaires qui succombent sous ses coups, et lui qui lutte pour mourir, ne meurt pas.

Dans cette partie, intitulée «Les fleurs de sang», Renaud a fortement subi l'influence de Ferdowsi. Les décors, la description des champs de bataille, l'analyse des caractères, tout nous

11- *Les Nuits persanes*, «Portrait», p. 91.

12- *Ibid.*, «La solitaire».

13- *Ibid.*, «Les deux couronnes», p. 114.

rappelle les épisodes du *Šāhnāmeḥ*, la grande épopée persane. Face à la mort, les héros déploient tous leurs efforts. Il n'y a de prouesse dont ils ne fassent preuve. Mais lorsque le moment fatal arrive, ils accueillent la mort sans gémir et sans se plaindre de leur sort. Ils meurent comme ils ont vécu, héroïquement. D'ailleurs, la vie et la mort ne dépendent pas de notre volonté. Un jour, le poète se trouve en face d'un adversaire puissant et brave. Ils se battent en duel et essayent toutes leurs armes: lance, lasso, massue, sabre, etc. Aucun ne réussit. Soudain, l'adversaire se trouve dans une position où les rayons du soleil l'éblouissent. Cela suffit pour qu'il perde la vie.¹⁴ Alors le poète, vainqueur mais profondément ému, réfléchit quelques instants. A quoi bon la guerre, l'honneur et la victoire? Où sont les grands vainqueurs et les grands conquérants de l'histoire comme Cyrus, Alexandre, et César? Comment peut-on trouver le bonheur en versant le sang des autres? Il jette donc armes et armures. Mais il a toujours le cœur vide. Pour oublier ses maux, il se met à boire,¹⁵ tout comme Khayyām qui voudrait être transformé en vin à force d'avoir bu:

Toute personne qui me verrait venir de loin me dirait:
D'où viens-tu, ô seigneur le Vin?

Ce huitième chapitre porte le titre de «Fleurs de vin». Le poète y déverse tout ce qu'il a lu chez les auteurs persans, de sorte qu'il n'est pas toujours facile de préciser les influences différentes qu'il a subies. Celles de Khayyām et de Ḥāfiẓ sont pourtant prépondérantes, ainsi que dans «L'ivresse sage» où il s'adresse à chacun de ses membres pour lui demander de veiller à ce que sa coupe ne soit jamais vide. Il ne pense plus à son honneur. Il n'a plus honte de personne, il ne veut plus ni dignité, ni honneur:¹⁶

از ننگ چه پرسی، که مرا ننگ ز نام است
از نام چه پرسی، که مرا نام ز ننگ است
(حافظ)

14- *Ibid.*, «Combat singulier».

15- *Ibid.*, «Ivresse douce».

16- *Ibid.*, «Ivresse sage».

Que me parles-tu du déshonneur? J'ai honte de l'honneur.
 Que me parle-tu de l'honneur? Je m'honore du déshonneur.

Dans un autre poème intitulé «L'aumône», Renaud s'inspire de plusieurs gazals de Ḥāfīz à la fois. Le poète persan, s'adressant à un «mendiant de monastère», l'invite à revenir à la taverne où l'on donne «une eau qui ranime le cœur»:

ای گدای خانقه بازآ که در دیر مغان می دهند آبی و دلها را توانگر می کنند

Dans un autre gazal, il donne les mêmes conseils à toute personne désireuse d'oublier ses maux:

در عین تنگدستی در عیش کوش و مستی کاین کیمیای هستی قارون کند گدا را

Renaud réunit ces deux poèmes et en tire un récit versifié. Il y a, dans les ruines de la ville (confusion du mot *xarāba* qui veut dire «ruine» et *xarābāt* qui veut dire «taverne») un mendiant hirsute, sans demeure et sans ressources, qui vit en pleine misère. Les maux du monde entier n'égalent pas les siens. Autrefois, il était un grand roi. Une guerre lui a enlevé tout ce qu'il possédait: couronne, femme, enfants, etc. Seul et en danger, il s'est réfugié dans un coin où il vit incognito. Le poète lui envoie un messenger, l'échanson, pour lui dire:

Qu'il vienne avec moi boire ici, que mon vin
 Donne ce que la terre a de mieux en somme,
 L'oubli, le sommeil, tout ce qui n'est pas vain...
 Va le chercher! ma coupe est la seule chose
 Où ses maux pourront trouver leur guérison.
 Le reflet de ses pleurs y deviendra rose,
 L'écho de sa plainte y deviendra chanson.¹⁷

Mais l'ivresse ne peut pas apporter le bonheur non plus, et le poète est toujours à la recherche de l'inconnu. Peu à peu, une évolution lente s'achève dans son âme et le conduit vers le mysticisme. Son vin n'est plus le jus de raisin, le vin proprement dit. C'est le vin d'amour, l'amour de Dieu qui ne trompe jamais et qui n'a pas de fin. Dans les chapitres «Gul et Bulbul», «Les gazals», et «Les rythmes», il chantait l'amour universel, celui qui

17- *Ibid.*, «L'aumône».

anime tous les êtres vivants. Les chapitres «La volupté», «Le solitaire» et «La vallée de l'union» représentent un cas particulier de cet amour universel. L'amant retrouve son aimée et passe des jours bienheureux avec elle. Mais le sort tourne vite. Celle qui lui avait ravi le cœur s'endort pour ne jamais se réveiller. Le poète, affligé et espérant rejoindre son aimée, part pour le champ de bataille (Fleurs de sang). Le sang ne lui apporte rien non plus. Il essaie d'oublier son malheur dans la coupe de vin (Les Fleurs de vin). Cela est aussi inefficace. Il a des «Ailes brisées» qui ne le mènent nulle part. Il aspire pourtant à s'envoler et raconte ainsi son voyage spirituel:

Ma coupe a la rondeur du ciel,
 Mon vin la lueur des étoiles,
 Mon ivresse arrache les voiles
 Qui couvrent l'immatériel...

J'écrase le soleil du poing.
 A mon souffle l'azur se crève.
 Tout serait vaincu par mon rêve
 Si je ne me réveillais point.¹⁸

A son réveil, le poète fouille son passé. Qu'a-t-il fait de valable? En voici le bilan:

J'ai fait des strophes à la lune,
 Ravi qu'un rossignol chantât.
 J'ai lu dans le vin la fortune,
 Je fus amant, je fus soldat.

Femme, triomphe, ivresse, rêve,
 Que reste-t-il de tout cela?

18- *Ibid.*, «Les ailes brisées», p. 167. Analogie avec ces vers de 'Aṭṭār:

دست در دامن جان خواهم زد	پای بر فرق جهان خواهم زد
اسب بر جسم و جهت خواهم تاخت	بانگ بر کون و مکان خواهم زد
از دلم مشعله‌ای خواهم ساخت	نفس شعله فشان خواهم زد
چون مرا گشت عیان آنچه می‌رس	لاف از عین عیان خواهم زد

(دیوان)

Rien d'important. Tout est songe et chimère. Sauf l'amour éternel, l'amour de Dieu:

Ma poésie et ma maîtresse,
A présent, c'est Dieu; c'est en lui
Qu'est la coupe de mon ivresse,
Et pour glaive, j'ai son appui.¹⁹

Dans ce chapitre, qui porte le titre de «La mosquée», le poète est surtout tributaire de Mowlavi et de 'Aṭṭār. C'est du premier qu'il emprunte des thèmes tels que «La prière salutaire», «Les anges trompés» et «Sur les cimes» d'où il voit que la terre entière est la maison de Dieu et que mosquée, église, synagogue et temple, tous se valent au fond, puisqu'on n'y adore que le Créateur. La seule chose qui importe, c'est de faire du bien aux autres. A cette étape, l'âme du poète, universelle, embrasse tout et aime tout. Il n'a plus besoin de vin pour être ivre. Tout ce qu'il boit est du vin et tout ce qu'il mange est de l'opium:

ما را مبین چو مستان، هر چه خورم می است آن

افیون شود مرا نان مخموری دو دیده
(مولوی)

Ivre de ce vin éternel, le poète se met à «tourner» et à danser. Mais ce n'est pas dans un enclos qu'il danse. Il «tourne» sur les ondes, aux sommets des montagnes, dans les forêts touffues, dans les déserts brûlants, partout:

Je tourne, je tourne, je tourne...
Dans les forêts, sur les rivages,
A travers les bêtes sauvages
Je monte au firmament nocturne,

Devant la lune taciturne,
Devant Jupiter et Saturne...
Je tourne, je tourne, je tourne.²⁰

Mais dans l'amour divin aussi il y a des étapes à parcourir. 'Aṭṭār en a tracé le trajet. Parmi les sept étapes décrites dans le

19- *Ibid.*, «La dépouille du vieil homme».

20- *Ibid.*, dixième chapitre, pièce «Tournoiement».

Langage des oiseaux, les deux dernières sont «La vallée de stupeur» et «La vallée du néant». Le mystique, après avoir dépassé les cinq premières étapes, à savoir: *la quête, l'amour, la connaissance, le détachement et l'union*, est en proie au doute, à la perplexité. Qu'est-ce qu'il aime au fond? Est-ce qu'il est vraiment amoureux? Et amoureux de qui et de quoi? Y a-t-il un aimé en dehors de lui même? Ou bien tout n'est-il que chimère?

گر از او پرسند مستی یا نه‌ای	نیستی گویی که هستی یا نه‌ای
در میانی یا برونی از میان	بر کناری، یا عیانی یا نهان؟
گوید اصلاً می‌ندانم چیز، من	آن ندانم هم ندانم نیز من
عاشقم اما ندانم بر کیم	نه مسلمانم نه کافر پس چیم؟

Si on lui demande: es-tu ivre ou non?
 Existes-tu, ou crois-tu exister?
 Es-tu à côté, apparent ou caché?
 Il dira: Je n'en sais rien du tout,
 Je ne sais même pas si je ne sais rien du tout.
 Je suis amoureux, mais je ne sais pas de qui.
 Je ne suis ni musulman, ni infidèle, que suis-je donc?

Malgré tout, le doute et la stupeur ne durent pas longtemps. Ils montrent d'ailleurs que le mystique a bien avancé dans sa quête spirituelle. C'est en ce moment que le voile «se déchire» et qu'il peut enfin voir le visage de l'Aimé.

Il en est de même pour Armand Renaud. D'abord une lutte s'engage dans son âme: Le Ciel se reflète dans sa coupe de vin. C'est un appel de la part de l'Aimé. Il y a donc hésitation et doute. Que faut-il choisir au juste?

Quel est le vrai, quel est le leurre?
 Le vin me remplit.
 Qui vaut le mieux? La raison pleure.
 La bête ou l'esprit?²¹

Mais une étoile se reflète à nouveau dans son vin et le Ciel l'emporte. Alors le poète, grâce à l'amour et à la piété, s'installe sur «Le trône céleste» et peut enfin voir son Aimé qui brise sa

21- *Ibid.*, «Vacillement», p. 157.